
Christina STANGE-FAYOS, *Publizistik und Politisierung
der Frauenbewegung in der wilhelminischen Epoche. Die
Zeitschrift Die Frau (1893-1914). Diskurs und Rhetorik*

Berne, Peter Lang, 2014

Anne-Laure Briatte-Peters



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/320>

DOI : 10.4000/allemande.320

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2015

Pagination : 535-537

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Anne-Laure Briatte-Peters, « Christina STANGE-FAYOS, *Publizistik und Politisierung der Frauenbewegung in der wilhelminischen Epoche. Die Zeitschrift Die Frau (1893-1914). Diskurs und Rhetorik* », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 47-2 | 2015, mis en ligne le 13 décembre 2017, consulté le 08 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/320> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.320>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juin 2021.

Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande

Christina STANGE-FAYOS, *Publizistik und Politisierung der Frauenbewegung in der wilhelminischen Epoche. Die Zeitschrift Die Frau (1893-1914). Diskurs und Rhetorik*

Berne, Peter Lang, 2014

Anne-Laure Briatte-Peters

RÉFÉRENCE

Christina STANGE-FAYOS, *Publizistik und Politisierung der Frauenbewegung in der wilhelminischen Epoche. Die Zeitschrift Die Frau (1893-1914). Diskurs und Rhetorik*, Berne, Peter Lang (Zivilisationen & Geschichte ; 29), 2014, 310 p.

- 1 Les études sur le mouvement des femmes allemand de la seconde moitié du XIX^e siècle et du premier XX^e siècle, en particulier dans la période allant des années 1890 à 1914, où le taux d'organisation et la mobilisation des femmes étaient les plus élevés, sont nombreuses en Allemagne, et aussi diversifiées dans leurs approches que l'étaient les formes d'engagement féminin elles-mêmes. Depuis les années 1970, historien.ne.s et sociologues ont redécouvert et écrit l'histoire des mouvements féministes (Richard J. Evans, Ute Gerhard, Marion Kaplan, etc.). À la tête du mouvement féministe bourgeois, Helene Lange jouissait d'une grande notoriété parmi ses contemporains. Sa biographie et ses luttes suscitent aujourd'hui encore l'intérêt : en 1999 et 2000, pas moins de trois ouvrages biographiques sont parus sur la vie et les combats communs de Helene Lange et Gertrud Bäumer (Dorothea Frandsen, Margit Göttert, Angelika Schaser). Pourtant, le périodique *Die Frau* (La Femme), publié par Helene Lange de 1894 à 1944, est relativement peu connu, bien qu'il soit « la revue féminine la plus

volumineuse de l'Empire allemand » (p. 71). Contrairement aux organes officiels de presse des associations féminines, qui ont été analysés avec système, notamment par Ulla Wischermann et Susanne Kinnebrock, la revue *Die Frau* n'a jamais fait l'objet d'une étude exhaustive, et elle est de fait rarement intégrée à des corpus de sources. Cela peut s'expliquer par la prédominance de l'approche organisationnelle qui a longtemps marqué l'histoire des mouvements féministes, et qui aborde celle-ci par l'histoire de ses associations. Avec le présent ouvrage, Christina Stange-Fayos entend remédier à cette situation et faire sortir de l'oubli le mensuel *Die Frau*, du moins pour les vingt premières années de son existence.

- 2 L'auteure a fait le choix de délimiter son étude aux deux premières décennies de parution de la revue, soit de 1893 à 1914. Elle conçoit son ouvrage comme la « biographie » (p. 17) du mensuel, qui – telle est sa thèse – a apporté une contribution considérable à l'émancipation des femmes. Son propos est de montrer en quoi, sur la période étudiée, la revue a favorisé la différenciation et la politisation du mouvement des femmes, et l'émancipation des femmes elles-mêmes (p. 18 sq.). Pour cela, elle analyse un corpus d'articles parus dans la revue *Die Frau* avec les outils de l'analyse de discours critique selon Siegfried Jäger, combinés à ceux de l'analyse de discours historique, tels qu'ils ont été élaborés par Achim Landwehr.
- 3 L'ouvrage est organisé en deux parties. La première présente le « cadre institutionnel » dans lequel se situe la revue : concrètement, il s'agit d'une présentation générale du périodique. On y trouve notamment une énumération des rubriques de la revue, qui reprend et complète le classement réalisé par la bibliothécaire Elisabeth Boedeker en 1968. La page de couverture du mensuel, prise comme un élément d'information, y est analysée dans ses formes successives. Le décompte d'articles publiés par Helene Lange et Gertrud Bäumer (qui a pris sa suite à la tête de la rédaction en 1916) classés par thématiques permet de visualiser la distribution des thèmes entre les deux personnalités les plus influentes du mouvement féministe bourgeois modéré (p. 44-46). Dans un tableau de plusieurs pages, on trouve également le nom, des données biographiques et les spécialités des principaux contributeurs, hommes et femmes confondus, de la revue entre 1894 et 1914. Il faut saluer cet effort de quantification, même si on peut regretter que l'indication de l'appartenance religieuse des personnes ne figure pas systématiquement, alors même que cet aspect est traité ultérieurement. Il apparaît en effet que, malgré la neutralité religieuse dont se réclamait le mouvement féministe bourgeois, l'équipe des principaux auteur.e.s de la revue *Die Frau* est à deux tiers protestante et à un tiers de confession juive (p. 64). On aurait pu s'attendre à ce que cet aspect soit davantage développé.
- 4 C'est dans la seconde partie que l'analyse de discours annoncée en introduction est appliquée au traitement de plusieurs complexes thématiques. Ceux-ci ont été retenus par l'auteure parce qu'ils renvoient à « des sujets importants pour le mouvement féministe (bourgeois) » de l'époque, tels que « les questions de droits et d'éducation, le travail féminin, les problèmes de société (double morale et mœurs), etc. » (p. 98).
- 5 Le premier complexe thématique concerne les différends entre féministes bourgeoises de tendance « modérée » d'une part et « radicale » de l'autre. Il retrace les processus de démarcation entre les deux tendances, tout en abordant le phénomène de l'antiféminisme et les questions de mobilisation et de relations publiques.
- 6 Le chapitre suivant est dédié à la lutte contre le projet de code civil unifié, le *Bürgerliches Gesetzbuch*, en particulier contre le code familial, qui définit les droits des

femmes dans le mariage, le droit de gestion et de jouissance du patrimoine des époux, les droits des parents sur leurs enfants, les droits des enfants nés hors-mariage, etc. Dans les articles analysés, les auteur.e.s réagissent à des débats parlementaires : ils s'y réfèrent explicitement et y répondent, généralement sur le mode de la contradiction argumentée. Les analyses illustrent ainsi un des moyens par lesquels les féministes bourgeois.e.s ont tenté d'établir un dialogue avec les députés et les législateurs, sans toutefois permettre de savoir si leurs destinataires ont entendu leurs arguments et y ont répondu ou si, à l'inverse, l'échange est resté à sens unique.

- 7 Le complexe thématique suivant est consacré à la « question sociale », en particulier aux débats sur le travail féminin. Analysant les échanges de points de vue entre féministes bourgeois.e.s et socialistes au sujet de la condition ouvrière féminine, l'auteure aboutit à la conclusion qu'il s'agissait là « de polémiques et non de communication » (p. 170). Elle conclut également que les féministes bourgeoises qui publiaient à ce sujet dans *Die Frau* étaient avant tout mues par la volonté de fournir la preuve de leur compétence dans le domaine de la politique sociale et d'activer l'espace public féminin. Cette conclusion ne saurait s'appliquer à des femmes telles qu'Alice Salomon, dont il est question dans l'ouvrage, et qui ont voué une grande partie de leurs ressources et de leur énergie à une amélioration de la politique sociale.
- 8 Le dernier chapitre décrit la progression de l'idée d'une participation des femmes aux affaires de l'État dans le catalogue de revendications des féministes modérées. L'analyse met en évidence le numéro d'équilibriste réalisé par les féministes modérées, soucieuses d'un côté de légitimer leur revendication par l'affirmation d'une contribution spécifique des femmes au progrès de la société, et, de l'autre, de se démarquer clairement du radicalisme des suffragettes britanniques afin de préserver leur respectabilité.
- 9 Le volume se termine sur un ensemble d'annexes imposant, commençant par une longue liste des contributeurs et contributrices de la revue dans les années 1894 à 1914, suivie de notices biographiques de ceux-ci. À titre documentaire, des illustrations sont insérées dans l'ouvrage.
- 10 L'auteure cherche à montrer que les idées et la démarche des collaborateurs et collaboratrices de la revue n'étaient pas aussi modérées et prudentes qu'on a pu l'écrire, et à souligner combien leurs idées étaient radicales pour l'époque, et leurs argumentaires souvent « plus nuancés, donc plus complexes » (p. 13) que ne l'étaient ceux des féministes radicales. Tout au long de l'ouvrage, on sent ainsi une volonté – non explicitée – de revaloriser les féministes « modérées », en particulier par rapport aux « radicales ». C'est ainsi qu'on lit sur la quatrième de couverture de l'ouvrage, et dans le résumé qui figure tout au début du volume, que la revue *Die Frau* « aspirait à une révolution, en se drapant de réformisme ». Si on peut s'accorder sur le caractère progressiste de certaines revendications formulées dans le mensuel, il nous semble en revanche problématique d'affirmer que ses auteur.e.s aspiraient à la révolution, tant les aspirations révolutionnaires étaient une catégorie structurante de la société wilhelmienne et se situaient à l'opposé de la démarche réformatrice du mouvement féministe bourgeois et des milieux bourgeois cultivés dont il émanait.
- 11 On regrette par endroits une certaine imprécision conceptuelle : le terme d'élitisme est défini comme le fait de croire que l'on sait ce qui est bon (p. 122) ; finalement ces hommes et femmes libéraux ne se considéraient-ils pas comme une élite, au sens d'une partie de la société plus éduquée et donc meilleure que les catégories moins bien loties

et toujours pensées comme une masse qu'il s'agissait d'élever moralement ? Enfin, affirmer que la social-démocratie était l'ennemi naturel des bourgeois.e.s (p. 150) revient à reprendre à son compte un fragment de discours idéologiquement marqué et qui cache une réalité historique plus complexe.

- 12 Dans l'ensemble, la lecture du volume est agréable, même si les coquilles peuvent irriter. Cet ouvrage a le mérite de faire découvrir la revue *Die Frau* et les principaux thèmes autour desquels se sont mobilisées les féministes bourgeoises autour de 1900, et vient compléter une série d'études sur la presse féminine politique de l'époque.